Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 24

Artikel: De Lausanne à Montherond
Autor: T.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-182813

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Leur espérance a été déçue : on vida premièrement l'œuf ; la coquille ne fut brisée que plus tard ; c'est-à-dire que la toiture, les volets et les portes n'ont été attaqués qu'après l'enlèvement de tous les attributs de l'ordre. Quand les regards profanes purent plonger dans l'enceinte, les colonnes J et B, la *houpe dentelée*, le delta rayonnant ou *gloire*, le soleil et les étoiles, tout avait disparu ; à peine restait-il quelques fresques et ornements de style gothique, sur un des côtés.

On reconnaissait cependant, au rez-de-chaussée, l'endroit où se trouvait le *cabinet des réflexions*. C'est là qu'était placé le néophite avant d'être introduit dans le temple... Ouf! le frisson nous prend...

Un cercueil dans un coin, quelques ossements dans l'autre, le bruit du Flon courroucé arrivant par une étroite fenêtre et faisant croire au pauvre diable qu'il avait été transporté sur les bords du Styx, tout cela n'était pas amusant.

Le patient, laissé seul pendant une heure, dans ce tombeau éclairé par la faible lueur d'une lampe, n'avait, pour se distraire, d'autre ressource que la lecture de ces sentences inscrites sur les murs :

« — Si une vaine curiosité t'a conduit ici, va-t-en. — Si tu es capable de dissimuler, tremble : on te pénétrera. — Si ton âme a senti l'effroi, ne va pas plus loin. — On pourra exiger de toi les plus grands sacrifices, même celui de ta vie. Y es-tu résigné? »

Puisque j'en suis arrivé à vous parler de ces mystères, à l'occasion des démolitions de la rue du Flon, peut-être m'accorderez-vous encore quelques lignes, monsieur le Rédacteur, pour vous raconter comment le pauvre homme qui est ainsi relégué dans le cabinet noir est introduit dans la loge. Dieu me garde cependant de jeter l'effroi dans l'âme de vos lecteurs.

Voici donc comment cette cérémonie se pratique ordinairement dans la plupart des loges, si l'on en croit les meilleurs écrits sur la matière :

Le moment venu, un frère se rend auprès du candidat, lui bande les yeux, lui découvre le sein gauche, lui fait chausser une pantouffle, lui entoure le cou d'une corde dont il tient l'extrémité ; puis il l'amène à la porte du temple, où il le fait heurter trois fois avec violence.

Après quelques formalités, par demandes et réponses ; après quelques exhortations sévères, on dit au profane : Est-ce librement et sans contrainte que vous êtes venu ici ?

— Oui, Monsieur.

— Alors nous ne répondons plus de vous.

Il est ensuite entraîné dans le parvis, et, pour le dérouter, on lui fait faire quelques tours sur lui-même ; puis on le ramène à l'entrée du Temple. La porte est ouverte toute grande, et un peu en avant se trouve placé un grand cadre dont le vide est rempli par du fort papier.

— Introduisez-le dans la caverne, dit une voix. Alors deux frères lancent vivement le récipiendaire sur le cadre, dont le papier se rompt et lui livre passage. Deux autres frères le reçoivent dans leurs bras du côté opposé. Un anneau passé rapidement sur une barre de fer simule le bruit d'une serrure, un profond silence se fait, etc., etc.

Je ne veux pas abuser de votre hospitalité, monsieur le Rédacteur, en décrivant ici la fin de cette cérémonie qui est fort longue. Les autres épreuves sont du reste aussi innocentes que celle-là et n'ont jamais compromis la vie de personne, témoin mon ami X...., qui me dit y avoir passé, il y a quelques mois, et qui se porte à merveille. Chaque fois qu'il m'en parle il en rit de bon cœur. Du reste, les épreuves morales font de plus en plus place à ces épreuves physiques, qui n'ont d'influence que sur les esprits faibles.

Malgré moi, cependant, toutes ces choses me font venir la chair de poule, et j'ai hâte de terminer en vous promettant pour un prochain numéro, si vous en savez gré, une petite correspondance sur les travaux du pneumatique, et l'avenir de ce chemin, unique en Europe.

Veuillez croire, Monsieur, à la considération bien affectueuse de votre fidèle abonné.

ADRIEN. AGACIEN.

De Lausanne à Montherond.

Rien de plus attrayant qu'une pareille course. Partez par le train de 8 h. 45, vous arrivez à Etagnières à 9 h. 22 m. Demandez le *sentier* de Morrens, suivez-le dans ses contours un peu capricieux et vous traverserez un joli plateau bien connu des chasseurs : fossés, ponts, haies vives. La huppe d'Egypte vous saluera de son cri monotone, et si la moisson n'est pas encore faite, le coucou vous appellera du fond des bois de la Crétaz. Une fois à Morrens, vous passerez au pied du Montilly où stationnait il y a bien des siècles un poste de soldats romains des derniers temps de la République : nous sommes ici dans le voisinage ou peut-être même sur le parcours de la *Via Strata* (Vi de l'Etraz), qui allait de Nyon à Avenches. Quand vous serez arrivés au carrefour où se rencontrent les routes de Cugy, Bretigny et Morrens, vous trouverez un sentier qui débouche en pointe sur la route et qui semble se perdre dans l'herbe. Prenez-le hardiment et vous atteindrez en quelques minutes le moulin de Cugy. Continuez dans la même direction : devant vous se dressent les grosses fermes de la Bérallaz. Vous traverserez le *rio* de Glatigny sur une planche, si la planche y est encore, et vous arriverez à la Bérallaz juste à point pour respirer un peu, vous essuyer le front et vous asseoir un moment sous le couvert du bois de la Rapaz. Ne prenez pas la route qui tourne à gauche, traversez-la et reprenez le sentier qui escalade les hauteurs. En cinq minutes vous arrivez à la Grange-Neuve et, tournant à gauche, vous débouchez droit sur Montherond.

Aujourd'hui Montherond se compose d'un temple, d'une auberge et d'un moulin. Cependant cette petite localité a toute une histoire. Vers l'an 1115, des moines bourguignons arrivèrent dans ce pays :

ils fondèrent un couvent dont l'auberge en question est, avec le temple, le dernier vestige. Ce dut être pour cette contrée sauvage tout un événement : une maison de Dieu, où le chant des moines répondait aux hurlements des loups; un sanctuaire au milieu de la forêt; une école où l'on enseignait aux enfants des pauvres colons d'alentour un peu de lecture et de grammaire, le chant d'église et probablement aussi quelque peu d'arithmétique. — Quoi qu'il en soit, ces respectables frères ne négligeaient pas leurs intérêts temporels : grâce à une donation qui leur fut faite, ils fondèrent le *Dézaley de la ville*. Honneur à leur mémoire! Il est propable aussi qu'ils se réservèrent le monopole de la vente du précieux breuvage, puisque vers 1240, Jehan Martin de Froideville fut condamné par le frère procureur du dit couvent à deux sols d'amende pour avoir vendu du vin à pot renversé (*ad bochonum*, comme on disait en ce temps-là).

L'auberge de Montherond est décorée d'une enseigne devant laquelle a dû s'arrêter plus d'un artiste : deux moines, assis à une table sous un sapin au coin de l'église, boivent, non un verre, mais un pot, j'entends un pot à chacun d'eux. Près de la table s'arrête un meunier avec son âne, sur l'échine duquel se balance un maigre sac de pitoyable farine. Les révérends, plus forts sur la charité chrétienne que sur les dogmes entortillés de cette époque déjà lointaine, ont offert un pot au meunier, qui a instinctivement compris qu'il fallait le boire. Il boit donc, et, ma foi, s'il faut vous le dire, je commence à croire que les hommes du bon vieux temps liquidaient les questions ecclésiastiques avec plus de facilité que nous.

Entrez dans l'auberge : vous y trouverez bon accueil. Sans connaitre un traître mot de l'histoire de l'Eglise, le détenteur actuel, M. Delisle, a fort habilement renoué le fil si souvent rompu de la tradition orthodoxe : il a rempli sa cave des meilleurs crus de Lavaux ; en cherchant bien, vous y trouverez de l'Yvorne des hospices. Le St-Saphorin n'y est pas inconnu. — On vous ouvrira toute grande la chambre de Justice où, à la place d'instruments de torture, se prélasse un énorme lit dont le duvet se gonfle sous la pression d'un édredon de bassecour. On vous servira une omelette à choix, du saucisson authentique, ce qui n'est pas peu dire par le temps qui court, et de la salade civilisée ; plus, si vous le désirez, de l'excellent café au lait, du beurre de Froideville et du pain de ménage. Il est donc indispensable de faire halte sous le toit hospitalier de M. Delisle. Quand vous êtes arrivés à Montherond, il est pour le moins onze heures et demie, si ce n'est midi ; il vous sera même permis de vous accorder les douceurs d'une tasse d'excellent café, car pour faire le café, il n'en est point comme la femme du Jorat, et pour le déguster non plus. J'en ai connu une qui en avait bu dix-neuf tasses d'un après-midi, entre Froideville et la Béraллaz. Jamais, au grand jamais, les hommes de par là-haut n'ont pu se rendre un compte exact du café qui se consomme chez eux. Au fond, ils n'ont rien à y voir: ils se refusent à travailler au jardin, ils en laissent le soin à leurs femmes ; en revanche les femmes gouvernent le poulailler et quand les poules ont pondu, elles s'en vont sans rien dire, et les pauvres femmes ont de quoi acheter du café.

T.

On momint défecilo.

Quand lé sordâ dé Bourbaki sont intra tsî no, l'in étai arrevâ onna binda dâo diabllio âo Pont, io ne saviont pas mè qu'in fèré.

L'invouhîront adon on caporat dâo quaranté-cin po in menâ onna puchinta troupa pai d'avau din on veladzo dâo pî dâo Jura.

L'étion mè dé doû cints.

Lo caporat qu'étai on crâno bougro, dévessâi remettré clliâos Français âo Commiss dé l'indrai polé z'invouhî à Cossenay.

L'est bon. — L'arrevant din lo veladzo, io lo caporat s'in va trovâ lo Commiss que maillîvé dâi rioûté po liettâ dâi passé.

Lai fâ sa coumechon, et lo Commiss invoûhié sa féna tsertsî lo piquette po criâ dâi z'hommo po immenâ clliâo Bourbaki.

Du tin que la garda s'apprestâvé, lo Commiss et lo Caporat, en bon Vaudois, ne pouaîvont rin fèré dé mî que d'inbâiré trai âo guillon.

Mâ clliâo pourro Français, que n'in pouâvont mè, s'étion éparpelhî, iondécé, ion dé lè ; su lé baragué, lé mouraille, su lé bouéné, et ien avâi bounadrai que l'avion fè intrâ din lé mâison po medzî on bokenet et sé retsâodâ.

L'est bon. — Tot lo veladzo, étai défrou ; les fen-né vouaitîvont, lé felhé plliorâront, et lé z'infants qu'étion saillai de l'écoula coumin dâi z'osés d'onna dzèba, invortolhîvon clliâo tsaussé rodzo, coumin dâi vouèpé su ou cartai dé mâi.

Ein veyint tot cè trafi, noûtron bravo Commiss étai bin tant intréprâi, que sé grattavé l'orolhe tant qu'a l'essavâ !

Enfin ie fâ rapertsî ti sé z'hommo, mâ l'étion tot in on mouè.

Adon lo diabllio à confessâ étai d'arrindzî tota cllia mitenandre po parti. L'avâi bio verî et reverî tot cinque l'avai apprai à l'écoûla dé Losena, n'étai pas fotu dé déméclliâ clliâo dzins !

L'invouhîvé à la metsance lé Prussiens, Napoléon et Bourbaki , que lai fajon la pllie granta vergogne que l'aussé z'u din sa via.

Toparai falliai parti, ca l'est binstout nè âo mai dé Févrâi.

Adon noûtron Commiss fâ état d'avai oquié à fèré derrai on mouè dé dzévallé ma fasigne âo Caporat;

Psst ! Psst ! et lai dese !

— Dité-vai me n'ami, fèdé-mé on serviço ?

— Bin se vo voliai.

— Vo que vo z'ai amenâ cllia binda, vo faut la mé rinmodâ ; po l'arrêtâ, vu prâo l'arrêtâ, mâ l'inmodaïe l'est on affaire dâo tonnerre por mè !!

L. G.